

Entretien avec Haïm Gouri

André Payette

Volume 14, Number 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Payette, A. (1972). Entretien avec Haïm Gouri. *Liberté*, 14(4-5), 160–173.

Entretien avec Haïm Gouri

Jusqu'à maintenant vous avez publié en Israël quatre recueils de poèmes, deux romans, quatre livres de reportages et également plusieurs traductions. Si nous commençons par parler de votre poésie, comment la définiriez-vous ?

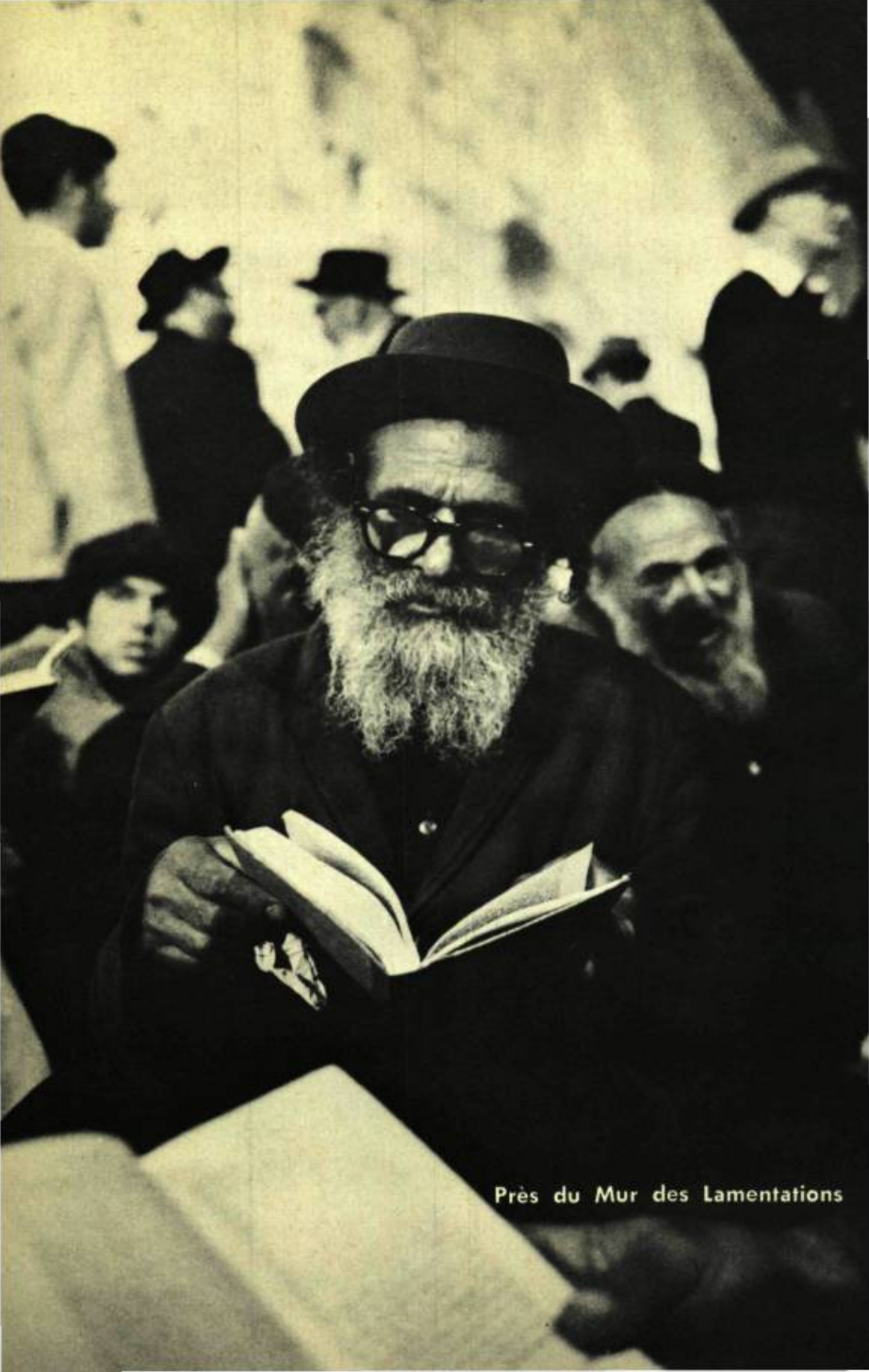
— J'ai commencé à publier de la poésie à l'âge de 22, 23 ans. Mon premier recueil de poèmes s'appelle FLEUR DU FAIT. Il s'agit d'une poésie qui a été créée au cours de la deuxième guerre mondiale et de la guerre de 1948 à laquelle j'ai pris part comme capitaine. Mais ce n'est pas seulement un poésie de guerre ou de situation insupportable de l'époque de guerre ou de ses dangers. Il y a aussi une réflexion sur la poésie hébraïque moderne. J'ai été beaucoup influencé par deux courants ; le courant traditionnel de la Bible et aussi, quand j'étais en France surtout, par la poésie française moderne.

C'est-à-dire qu'à un moment donné, vous avez passé un an en France et à ce moment-là la découverte, en fait, puisque vous êtes né en Israël, de la France a été pour vous révélatrice et a orienté ce que vous avez écrit ensuite en poésie.

— Oui, je pourrais dire que pour moi cette année d'études en France a été très importante, parce que je suis né dans un seul amour : la langue hébraïque qui est malheureusement mal connue dans le monde. J'ai été influencé, bien entendu, par l'héritage de ma littérature, de la littérature hébraïque.



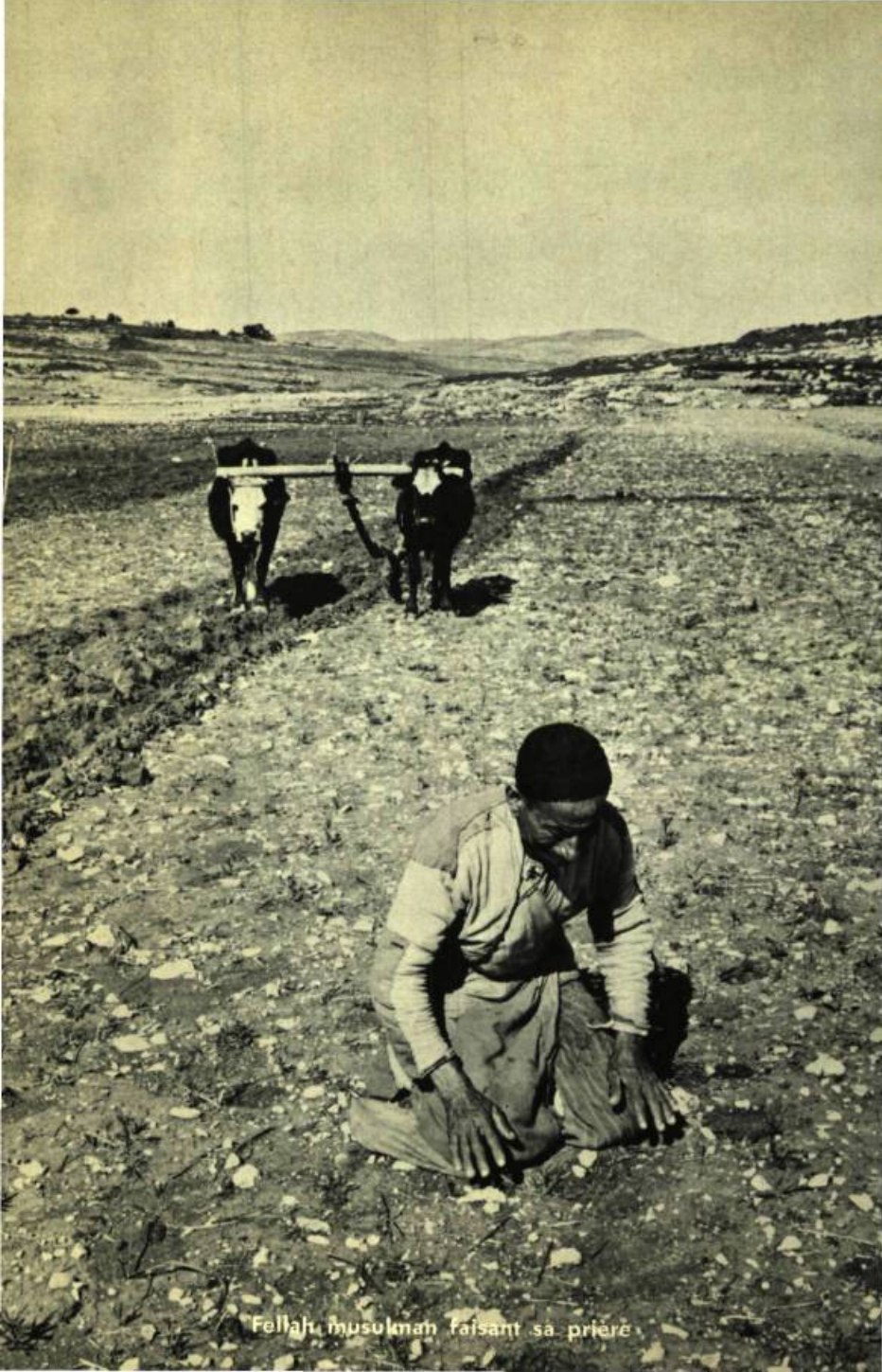
Jérusalem



Près du Mur des Lamentations



Le premier ministre d'Israël avec un abbé grec-orthodoxe
de Ste-Catherine, au Sinai



Fellah musulman faisant sa prière



Procession des palmes

et c'est le printemps à Jérusalem



Vieux couple embrassant leur jeunesse



Jeune archéologue, réparant le passé de son pays



Un chameau dans l'espace du Neguev

Lorsque j'ai vécu en France, durant l'année scolaire 1952-53, j'ai passé une année à Paris, à la Sorbonne, et là vraiment ce fut pour moi une révélation. J'ai appris la langue française. J'avais 30 ans. J'ai été volontaire en 1942, et après des années de service militaire j'ai décidé de reprendre mes études, à l'âge de 29 ans. Et à 30 ans j'ai commencé à apprendre la langue française.

Vous aviez écrit combien de recueils de poèmes à ce moment-là ?

— Quatre recueils de poèmes. Ensuite, j'ai commencé à travailler comme journaliste pour gagner ma vie, parce qu'on ne peut pas vivre de la poésie, bien entendu, dans un petit pays comme Israël.

Dans à peu près aucun pays actuellement.

— J'ai travaillé jusqu'à maintenant comme journaliste. J'écris des blocs-notes, des reportages, de temps en temps je pars à l'étranger. Par exemple, après le coup d'état des généraux en Algérie, j'ai été en Algérie pendant deux mois, et je suis allé en Asie, en Corée, à Hong-Kong, aux Indes aussi, pour écrire des reportages. De temps en temps je quitte le pays, mais j'habite ici à Jérusalem et trois fois par semaine j'écris des blocs-notes dans mon journal.

Ces blocs-notes, est-ce que vous les considérez comme étant un travail d'écrivain ?

— Je ne sais pas. C'est un mélange parfois : ça appartient au domaine de la littérature, mais c'est un travail quotidien, parfois je fais un simple travail de journaliste. Mais je publie un choix de mes articles et je crois que ce livre a une valeur littéraire et artistique aussi : il se trouve à la frontière du reportage quotidien et de quelque chose de plus littéraire.

Vous dites que votre séjour en France a changé votre orientation littéraire. Comment est-ce que ça s'est manifesté par la suite dans les écrits qui ont suivi votre séjour en France ?

— Je crois que chaque poète a ses sources d'influence. Pour moi, ce fut la poésie française moderne, de Baudelaire à Francis Ponge, Apollinaire, Aragon, Eluard. Il y a eu aussi

cette rencontre avec l'étranger. Une ville comme Paris... pendant une année j'étais libre vraiment, loin de Jérusalem qui a toujours été le symbole pour moi de sacrifices, de devoirs. Alors un jour j'ai écrit un long poème qui s'appelle CE SOIR-LA RIDEAU. J'ai passé une nuit dans un cabaret littéraire et là, pendant une nuit, j'étais tout à fait libre pour faire la confrontation entre Paris et Jérusalem, entre deux destins différents.

Deux destins différents qui étaient également le vôtre ?

— Oui, c'est-à-dire qu'en m'éloignant de Jérusalem je pouvais la voir de loin, du dehors si vous voulez. Et cette nuit a été très importante pour moi. Paris comme telle est plus légère, plus grande, d'une beauté extraordinaire. Elle m'a donné la dimension de la liberté, d'être non-engagé. Pour moi c'était vraiment la possibilité de la confrontation entre ma civilisation israélienne et mon héritage juif. Je suis un laïc. Je ne vais jamais dans les synagogues, mais quand même je pense au destin.

Et vous avez écrit également deux romans qui ont été traduits et publiés à l'étranger, dont l'un, L'AFFAIRE DE CHOCOLAT, qui a un arrière-plan politique et social.

— L'AFFAIRE DE CHOCOLAT, c'était un roman surréaliste. Après la deuxième guerre mondiale, j'ai été envoyé en Europe pour une mission de sauvetage ; c'était la première fois que je quittais Israël sans connaître aucune autre langue que l'hébreu. J'ai passé quelques mois à Prague. Et une nuit de janvier 1947, un ami à moi m'a amené à un hôpital. Je crois que ce fut l'origine de ce roman : j'ai essayé de faire ma confession personnelle comme jeune Israélien envers l'holocauste, car pour moi l'holocauste a été un choc irrémédiable, jusqu'à maintenant, parce que c'est terrible d'appartenir aux oubliés, à un peuple assassiné. Je suis né à Tel-Aviv. dans la jeune Israël, et cette nuit-là c'était la rencontre avec le vieux peuple, avec toute cette histoire sanglante. C'est là que j'ai commencé d'écrire L'AFFAIRE DE CHOCOLAT.

Une prise de conscience avec le judaïsme qui est à l'extérieur d'Israël aussi.

— Pas au niveau religieux : c'est plutôt le destin de celui qui s'en échappe, qui s'échappe de la mort, comment pourrait-il vivre dans un monde où toutes ces choses-là se sont passées, rester fidèle à la mémoire des morts, alors que vous devez mourir avec eux, mais si vous voulez vivre, vous devez les trahir d'une façon ou d'une autre. Ça a été une prise de conscience pour moi, jeune Israélien, de l'holocauste juif. L'autre livre qui a été traduit n'est pas un roman. Je viens de terminer mon deuxième roman, *LE LIVRE FOU*, mais ce livre qui a été traduit en français s'appelle *LA CAGE DE VERRE*.

Il s'agit d'un journal que vous avez écrit sur l'affaire Eichmann. Comment ça s'est passé exactement ?

— J'étais dans la salle, au moment où Eichmann est entré, du premier jour jusqu'à la fin du procès. Chaque jour, j'ai essayé de le déchiffrer, mais je n'ai pas réussi, je crois. Pour moi, il reste une énigme. Un jour, j'ai trouvé dans la salle l'écrivain français Roger Vailland qui était venu avec un groupe de journalistes français pour couvrir le début du procès. Il m'a dit : « Mais il se voit comme un bon père de famille, on peut le voir chaque nuit dans le métro de Paris ». Il n'était pas un monstre, mais pour moi il reste une énigme indéchiffrable.

Qu'est-ce que LA CAGE DE VERRE voulait démontrer ?

— Il était, pendant le procès, dans une cage de verre. J'ai essayé de comprendre le phénomène des assassins et des assassinés. A la fin du procès je comprenais la façon selon laquelle les Juifs avaient été assassinés, mais je ne pouvais pas comprendre les assassins. Eichmann était un homme ; il avait une femme, il avait des enfants. Mais encore je me pose toujours la question. Et je crois qu'à la fin de mon livre, comme au début, je me suis trouvé dans le domaine de l'inconcevable, de l'indéchiffrable, de l'irréversible. Je crois que maintenant nous commençons à comprendre les catastrophes du point de vue démographique de l'holocauste ; nous sommes pauvres ici maintenant. Tout ce qui a été la crème du peuple juif, sa force, — des révolutionnaires, des

savants, des philosophes, Einstein, Freud — ils ont été exterminés, et nous sommes pauvres maintenant. Il y a les Juifs américains qui viennent, il y a les Juifs russes qui commencent à venir — alors la tribu qui nous a donné Ben Gourion, la première émigration, la deuxième — les parents qui sont venus de l'Europe — c'est une tribu morte. Parfois je me demande si un jour nous pourrions guérir de cette catastrophe. Je ne crois pas.

Ce sont les esprits qui ont été assassinés ?

— Je crois que c'est la fleur du peuple, la crème, la meilleure tribu. On dit que les Israéliens souffrent toujours du complexe de Massada. A la fin de la conquête romaine, les survivants de la révolte des Judéens ont fui à Massada où ils ont tenu sous le siège romain pendant quatre ans. A la fin, au lieu de se rendre, d'être esclaves, ils ont commis un suicide collectif.

Que signifie pour vous ce suicide collectif des Juifs de Massada après la destruction du deuxième temple ?

— Vous devriez savoir qu'il ne s'agit pas ici d'un peuple normal. Nous faisons tout pour nous montrer comme un peuple normal. Oui, il y a la vie quotidienne, il y a l'amour, il y a le jeu, le football, etc. Mais il reste que c'est un mélange parfois miraculeux, parfois terrible de la vie quotidienne avec tout ce fardeau terrible de souvenirs. Avant la guerre de Six jours, il y a des gens qui ont dit : est-ce qu'il s'agit d'un nouveau Massada parce qu'il y a l'état de siège permanent ? Maintenant, l'atmosphère a changé, à cause de la victoire. Mais toujours dans le présent il y a le passé, il y a l'ombre du passé qui pèse sur la vie. Je connais la population israélienne : il s'agit toujours de gens qui sont malades des souvenirs, des souvenirs terrifiants de l'Europe. Et tout ça surgit parfois avec les fleurs, avec les belles femmes. C'est une dimension de la vie israélienne et il y a les autres dimensions de la vie quotidienne : la force, la jeunesse. Mais il faut que je le répète toujours, parce qu'il y a des gens qui viennent et qui passent ici, même des mois, sans comprendre le phénomène. Même chez la jeunesse israélienne qui est tout à fait libre et

qui dit parfois : moi je ne suis pas Juif, je suis Israélien, au fond, il reste toujours ce passé. Et parfois les gens essaient de se débarrasser de leurs parents ou de leurs souvenirs. Moi aussi j'ai écrit un jour un poème dans lequel j'ai dit : *Entre mon père et moi, la mer*. Moi je suis né ici, au-delà de la diaspora, mais je garde toujours en moi le passé comme *sabra*. Peut-être suis-je différent d'Amir, dans ce cas-là, parce que politiquement il se révolte contre le passé. Je garde en moi le souvenir de mon grand-père, tout le passé de l'Europe que j'ai connu en 1947 quand je suis allé pour la première fois en Europe, et que j'ai découvert le grand cimetière de Budapest.

Est-ce que c'est à ce moment-là que vous avez, dans une certaine mesure, réintégré le monde judaïque ?

— Je ne crois pas ; je cherche toujours. Parfois je me pose la question : qui suis-je ? Parce que d'un côté je suis né à Tel-Aviv, une ville qui a surgi des sables, au bord de la mer, d'un Orient, de la Méditerranée ; alors d'un côté j'appartiens à la Méditerranée. D'un autre côté je cherche ce que veut dire être Israélien. Est-ce qu'il s'agit d'une nouvelle nation créée ici en Israël ? André Malraux, un jour, avait écrit une phrase très sage. Il a dit : « Les Israéliens ne continuent pas les Juifs, ils les métamorphosent ». Alors peut-être s'agit-il d'une grande métamorphose historique, au sein d'un même peuple, car il ne s'agit pas d'un autre peuple. Vous, comme Québécois, après cent ans, forger la nouvelle nation québécoise, vous débarrasser de la France qui vous a trahis peut-être... Ici, c'est un autre problème. Par exemple je reviens à Massada, Bonaparte, devant les pyramides, parlait de 4,000 ans de civilisation. Quand je vais à Massada, il s'agit de 2,000 ans de *ma* civilisation, c'est-à-dire qu'on revient à quelque chose, on découvre quelque chose, qu'il s'agisse de mosaïques, de vieilles synagogues de l'époque romaine ou même dans Jérusalem, alors je me demande : qui suis-je ? Je crois qu'en autant que je sois israélien, mais qui continue toute la tradition, en essayant de faire ici un état comme les autres, c'est le grand problème d'Israël. Comment faire un état comme les autres et en même temps faire un état israélien ?

Parce que nous sommes différents, c'est un état anormal, exactement anormal...

Est-ce que certaines gens en Israël, se cherchant une identité, n'ont pas décidé de retourner aux sources judaïques religieuses pour le faire ?

— Dans la jeunesse, il y a des courants différents, contradictoires. D'un côté, il y a des gens qui quittent la religion pour le monde laïque, le monde moderne ; et en même temps dans des kibboutz, il y a des gens qui essaient de revenir aux sources du peuple juif, c'est-à-dire à la religion, à la synagogue pour vraiment être à la recherche de leur identité personnelle et non pas seulement collective. En général, Israël est un pays de compromis : dans le domaine politique les choses finissent toujours par un certain compromis. On a peur d'une guerre culturelle. Le problème avec les Arabes, le problème économique, le problème communautaire... toujours les compromis. Mais le problème reste toujours : est-ce qu'Israël est un état laïc, un état religieux, et qu'est-ce que ça veut dire exactement la civilisation juive, est-ce qu'il y a une vraie civilisation juive qui se trouve au-delà des synagogues, de la religion ? Trois ou quatre fois le gouvernement israélien est tombé mais jamais à cause d'un problème politique et militaire. C'est toujours au sujet du problème : qui est Juif ?

Est-ce que c'est l'interrogation que vous posez dans vos poèmes et dans vos romans aussi ?

— Au fond, oui. J'ai écrit un poème qui s'appelle HERITAGE. Il s'agit du sacrifice d'Isaac par Abraham. Je dis à la fin du poème : Isaac, bien entendu, n'a pas été exécuté par son père. Il est devenu aveugle et il a légué à tous ses descendants, même à moi, de naître un couteau sur le cœur. Dans chacun de nous, il y a ce couteau qui n'a pas sacrifié Isaac. C'est un souvenir du sacrifice.

... du sacrifice qui n'a pas eu lieu ?

— Oui. Il y a un poète que j'aime beaucoup, qui est mort il y a un an, qui s'appelait Alderman. Il a publié en 1942 un

livre qui s'appelle JOIE DE PAUVRE, à mon avis une des oeuvres les plus importantes de la littérature hébraïque moderne, dans lequel il dit : « Une vie sous la ligne de la fin ». Ce peuple vit toujours sous la ligne de la fin. Ailleurs, il dit : « L'effigie du roi surgit de la monnaie, la mort surgit de ta vie, toujours ». C'est un poème extraordinaire qui a été écrit à l'époque de la deuxième guerre mondiale qui, pour moi, est le symbole du destin d'un peuple qui se trouve toujours dans un combat infini.

Est-ce que c'est comme l'enseigne la Thora le choix entre la mort et la vie ? La Thora enseigne de choisir la vie, mais est-ce que c'est difficile pour les Juifs de choisir la vie, est-ce que c'est cette difficulté-là que les Juifs ressentent ?

— Je ne sais pas, parce que le choix entre le bien et le mal est un choix moral. Au fond, chacun est libre de choisir ou le bien ou le mal. Ce n'est pas un choix, c'est imposé du dehors. Par exemple, on parle toujours de peuple élu, mais qu'est-ce que ça veut dire un peuple élu ? Ce n'est pas un choix raciste ou religieux. A mon avis, c'est quelqu'un qui a été élu pour porter un fardeau énorme dans une solitude sans pareille. Moi je suis tout à fait laïc, je ne suis pas religieux : j'accepte le judaïsme comme une civilisation nationale plutôt qu'un devoir religieux. Mon père a été un social démocrate tout à fait laïc, mais même quand je me demande qui je suis, alors, d'un côté, je suis un jeune Israélien, le parachutiste, le vainqueur ; de l'autre côté, je suis le fils des assassinés et des humiliés qui garde en lui, malgré lui parfois, tout un héritage d'une civilisation et c'est une source de fierté pour moi que le phénomène de la langue qui a été renouvelée maintenant, mais qui a été gardée pendant des siècles dans la diaspora. Lorsque j'étais au Québec, je me souviens qu'un jour j'essayais, comme un bon touriste, de chercher des points communs entre Québec et Israël. Il n'y en a pas. Mais, j'ai trouvé quelque chose : cette volonté presque farouche de garder toute une série de notions, dans les écoles, dans la famille. Parce que l'hébreu a été une langue écrite, ancienne et maintenant c'est la langue de la vie quotidienne et de la littérature hébraïque. C'est une littérature qui a été

écrite à partir de la Bible. Quand on pose la question : qu'est-ce que la littérature israélienne ? on doit répondre qu'il s'agit de la littérature hébraïque qui a été écrite depuis la Bible, mais qu'après 2,000 ans il y a eu cette rencontre entre la terre hébraïque et la langue hébraïque, et la littérature hébraïque. Alors d'un côté je suis le fruit de cette rencontre, je suis né à Tel-Aviv dans la langue hébraïque qui, pour moi, est le seul amour, la seule langue que je connaisse, la langue de mon enfance. Mais je suis allé en Europe et j'ai retrouvé une autre dimension de ma civilisation.

Vous parlez de la Bible en termes de littérature hébraïque, est-ce que, pour vous, la Bible c'est une sorte de recueil de la littérature d'autrefois, ou si c'est, comme les religieux l'entendent, une parole révélée ?

— C'est une bonne question mais il m'est difficile d'y répondre, parce que, d'un côté, la Bible, c'est une création divine, dans le domaine religieux, qui a été écrite par Dieu, oui. Maintenant pour nous, pour les jeunes Israéliens laïcs en Israël c'est bien entendu la source spirituelle, la première source spirituelle. Tout notre héritage spirituel se dégage de la Bible. Mais d'un autre côté, c'est une création vraiment littéraire.

En somme, la sous-question que je voulais vous poser est la suivante : si d'ici à 2,000 ans, par exemple, il y avait un cataclysme et que, dans 2,000 ans, on retrouvait les poèmes, les recueils de poèmes de Haïm Gouri écrits en langue hébraïque, est-ce qu'on ne pourrait pas également les considérer comme faisant partie de la Bible ?

— Non. Espérons que ce cataclysme n'arrive jamais. Mais je suis assez modeste pour dire non. Je ne crois pas, on ne peut pas...

Les prophètes, pour vous, n'étaient pas que des poètes alors ?

— Non. Les prophètes, c'étaient des prophètes : ils se croyaient comme des prophètes qui portent la parole de Dieu.

Mais est-ce que ce sont eux qui se prenaient pour les porte-parole de Dieu ou est-ce que ce ne sont pas leurs successeurs ou enfin ceux qui sont venus par la suite qui les ont considérés comme des porte-parole ?

— Je ne crois pas que la poésie israélienne contemporaine... que nous sommes des successeurs des prophètes, non. Je crois qu'il s'agit d'une poésie laïque, moderne, influencée par des courants littéraires différents, de la poésie anglo-saxonne, par exemple, de la poésie française, de la poésie russe ou des expressionnistes allemands de l'époque. Mais en même temps, le phénomène que nous décrivons en hébreu, c'est une certaine continuation de la Bible, parce que quand je répète, par exemple, « Au début Dieu créa la terre et le ciel », en hébreu, c'est la même langue exactement. C'est très bizarre parce que c'est vraiment la même langue, les mêmes mots, la même grammaire. Peut-être que nous ne puisons pas dans cet héritage biblique mais dans des changements tellement profonds qu'il s'agit vraiment d'une création tout à fait laïque, et nous sommes tout près de la littérature française. Moi, par exemple, je suis plus près de la poésie d'Eluard que de la poésie prophétique des « Jérémiades ». Jamais de la vie je ne croirai que je suis le successeur... mais de temps en temps je vois dans la vie quotidienne les paroles de cette prophétie, pas seulement à une époque de guerre, comme lors de la guerre de six jours qui a élevé l'atmosphère messianique à Jérusalem. Ce que j'ai essayé de vous dire au début, c'est qu'il y a un mélange terrible dans ce pays, de quelque chose de tout à fait laïc de la vie quotidienne, du commerce, des gens qui se disputent, de la vie parlementaire avec certaines corruptions bien entendu, et d'un autre côté, il y a cette atmosphère messianique qui pèse parfois. Pour l'homme lucide, il faut toujours distinguer, faire son chemin avec une difficulté énorme, sinon il revient toujours à des phrases. Mégalomanie.

Vous me faisiez remarquer, il y a quelques jours, au cours d'une randonnée en automobile, un fait assez paradoxal qui pouvait peut-être ne se retrouver qu'en Israël et plus spécialement à Jérusalem ; le croisement de deux rues : l'une s'appelle la rue des Prophètes et l'autre dont l'embranchement est

immédiatement dans la rue des Prophètes, la rue des Parachutistes. Est-ce qu'alors ce seraient les parachutistes qui seraient les successeurs des prophètes ?

— Alors je dis : non ! C'est par hasard, j'ai vu ces deux rues... Les deux enseignes sont côte à côte... Mais peut-être qu'il y a quelque chose là-dedans. Je ne dis pas que les parachutistes sont les successeurs. Les prophètes étaient les grands missionnaires dans le domaine de la morale, pas seulement pour le peuple juif, pour tout le monde. Les parachutistes, ce sont des soldats. Malgré nous, peut-être devons-nous employer les parachutistes pour défendre l'héritage des prophètes. Mais il faut toujours distinguer, parce qu'il y a une tendance spirituelle en Israël de faire le mélange — des parachutistes, des prophètes, de la Bible, de la vie quotidienne. Ça c'est un danger, à mon avis.

Justement, les parachutistes partant du Mont des Oliviers en juin 67 ont attaqué la vieille cité de Jérusalem et ce sont eux qui ont récupéré le temple, l'esplanade du temple. Est-ce que, pour les Juifs israéliens en particulier — est-ce que c'est une espèce de symbole un peu messianique ? En somme, ce que je veux dire c'est que le chemin qu'ont pris les parachutistes, c'est celui dont la tradition dit qu'un jour le Messie prendra pour entrer à Jérusalem.

— Les portes d'or qui se trouvent à gauche, les portes des lions dans lesquelles les parachutistes sont passés, c'est la porte du Messie. Selon la légende juive, le Messie doit passer par la porte d'or ou la porte de la pitié. C'est une ville pleine de symboles, de préjugés, de légendes, de dangers, de tensions terribles. Moi, deux jours après la conquête, j'étais avec mon bataillon, c'était la troisième guerre à laquelle j'avais pris part — la première a été la deuxième guerre mondiale, après j'ai été soldat en 48, donc un vieux soldat dans la guerre de Six Jours — deux jours après la conquête du Mur, j'étais avec un groupe d'officiers, j'ai vu tous les chars blindés près des mosquées, c'est-à-dire là où se trouvait le temple ravagé de Salomon. Près du mur, il y avait des visions vraiment historiques : des gens qui pleuraient, priaient, qui se mettaient

à chanter, c'était une hystérie terrible d'un côté ; un amour inouï d'un autre côté, un mélange insupportable vraiment. Quelqu'un m'a dit : « Qu'est-ce que c'est que ces mosquées-là. » J'ai répondu : « Il s'agit du septième siècle, depuis 1,300 ans que la mosquée se trouve là ». A l'époque peut-être voyait-il dans sa vision le temple resurgir... Chaque jour il y a des manifestations d'extrémistes qui vont prier près des mosquées, là où se trouvait l'ancien temple. Parfois, je me sens comme dans une vie visionnaire, ici à Jérusalem. Un jour, alors que je me promenaïs avec ma femme, une vieille Juive m'a dit : « Alors monsieur Gouri, maintenant vous comprenez pourquoi on a comparé le peuple d'Israël à une olive ? » J'ai dit : « Pourquoi ? » « Parce que l'olive donne son huile seulement lorsqu'on la presse ». Il y a toute une conception là-dessous.

En somme, le roi Hussein a pressé l'olive qui a donné ensuite son huile. C'est l'attaque du roi Hussein qui a permis la libération du mur.

— Pourquoi ? Parce que c'est Dieu qui a endurci le cœur du Pharaon. Quand Moïse est allé chez le roi Pharaon : laissez mon peuple partir. Il a refusé. Mais ce n'est pas lui qui a décidé de refuser, c'est le bon Dieu qui a durci le cœur du roi.

Est-ce qu'il n'y a pas une conception un peu masochiste aussi dans tout ça ?

— Oui. Mais il faut, comme Israélien laïc, que je cherche à distinguer les tendances légendaires traditionnelles. Je n'ose pas dire qu'il s'agit d'une conception masochiste, mais c'est vrai que les Juifs en Egypte vivaient dans l'esclavage sans savoir qu'ils étaient des esclaves. Il faut un malheur, du danger pour changer un peuple, les peuples. Il y a, par exemple, des gens qui disent que ce fut notre chance que les Arabes n'acceptent pas l'existence d'Israël dès 1948. Nous étions alors dans les frontières du partage de la Palestine, près de Tel-Aviv, un peuple de commerçants. C'est le danger, l'état de siège, qui nous a endurcis, qui nous a donné notre jeunesse. Alors là la conception n'est pas masochiste, parce que le prix

est terrible. Et les gens disent : nous sommes plus forts avec le danger, avec l'état de siège.

Ce que la guerre de 1967 aurait tendu à démontrer également.

— Oui. Mais je crois que quand même c'est malgré nous. Parce que maintenant je crois que la majorité écrasante des Israéliens cherche la paix, parce que l'armée d'Israël ne veut pas aller jusqu'au Caire. Qu'est-ce que nous pourrions faire là ? Nous avons gagné le maximum que nous avons souhaité. Le problème maintenant c'est de gagner la paix. C'est le problème cardinal d'Israël, maintenant. C'est le problème que partagent les jeunes intellectuels. Il y a des discussions farouches dans chaque maison, dans chaque parti politique, au parlement par exemple, parmi les poètes et les écrivains aussi. Qu'est-ce qu'Israël doit faire pour gagner la paix ? Maintenant nous sommes des poètes engagés malgré nous, à mon avis. Pas malgré moi, parce que je crois que c'est mon devoir, c'est mon destin de vivre dans la politique. Dans chaque journal, chaque jour, dans ma maison, par exemple, il y a des gens qui se réunissent jusqu'à l'aube. Ils discutent des problèmes politiques actuels d'Israël. Les intellectuels israéliens sont tout à fait engagés dans la politique.

Vous êtes également traducteur. Vous avez traduit en hébreu des poètes français dont Apollinaire.

— J'ai traduit aussi trois pièces de Marcel Pagnol : MARIUS, FANNY et LA FEMME DU BOULANGER, la trilogie. J'ai bien aimé. Et j'ai traduit Vercors — six histoires de Vercors — LA MARCHÉ A L'ETOILE. Aussi Apollinaire, Eluard, Aragon. J'ai essayé de traduire du Baudelaire, quelques poèmes des FLEURS DU MAL mais je n'ai pas réussi, c'était très difficile. Mais j'aime beaucoup PAROLES de Jacques Prévert, par exemple. J'ai traduit une pièce de Roland Dubillard qui s'appelle NAIVES HIRONDELLES ; VICTOR de Roger Vitrac ; de la poésie, du théâtre, des essais — Georges Duhamel — un mélange.

Et pour continuer le mélange maintenant, vous vous attaquez aux poètes québécois.

— Maintenant j'espère, oui. Je n'avais pas compris exactement le phénomène québécois la première fois que je suis allé à Montréal. Je croyais qu'il s'agissait de français exilés, mal aimés par leur patrie. C'est seulement à ma troisième visite que j'ai commencé à comprendre qu'il s'agit d'une nouvelle nation québécoise qui est sortie de la France mère mais qui se fait une vie tout à fait indépendante, différente.

Est-ce que c'est par la connaissance des poètes que vous êtes arrivé à cette conclusion-là ?

— Le seul moyen que j'avais, c'était la poésie parce qu'il y a toujours des articles politiques mais si vous voulez vraiment aller jusqu'au fond, aux profondeurs de l'âme d'un peuple, il vous faut lire de la poésie. Alors j'ai commencé par MARIA CHAPDELAINE, l'époque de la littérature d'exil. J'ai fini par des recueils de poésie tapés à la machine par de jeunes étudiants. Maintenant, je m'occupe de Gaston Miron, de Jean-Guy Pilon et j'espère publier bientôt une petite anthologie de la poésie québécoise traduite en hébreu.

(Propos recueillis par André Payette)